

Année 2079

J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'une apparition. D'un fantôme. Elle s'est levée dans l'auditorium bondé, avant de se diriger vers le micro.

Je suis restée parfaitement silencieuse. Il y avait quatre-vingt-dix minutes qu'assise sur l'estrade je parlais de mon œuvre. Pour autant que j'aie réussi à faire taire un peu ma peur des foules, cette rencontre a été un succès. Les spectateurs ont fait preuve de respect, d'intelligence et de curiosité. Je suis même parvenue à les faire rire. La blague avec la grenouille... Nous n'avons entendu les sirènes qu'une seule fois, une plainte brève, durant laquelle j'ai interrompu ma lecture. Nous avons tous patienté, les mille personnes réunies dans l'auditorium, ainsi que les quelques milliers d'autres qui suivaient l'événement *via* les réseaux par satellite. Nous avons attendu, puis, lorsque les sirènes se sont tues, j'ai repris la lecture de mon poème.

Ensuite sont venues les questions. Innombrables questions ! Ma première rencontre publique en vingt-cinq ans – je me doutais, bien sûr, qu'il y en aurait, mais la passion et la minutie avec lesquelles mes lecteurs avaient décortiqué mon œuvre m'ont beaucoup étonnée. D'ailleurs, depuis quatre-vingts ans que j'écris, je reste surprise que mes mots puissent posséder une signification pour d'autres que moi.

J'ai cent deux ans, et je suis une poète assez célèbre. Je m'appelle Fiona Skinner.

Lorsque cette jeune fille s'est avancée, j'avais la tête ailleurs. Les batteries presque à plat. Je me demandais quelles petites douceurs Henry aurait fait déposer pour moi en coulisse. J'espérais qu'il s'agirait de bonbons fourrés au beurre de cacahuète, mes préférés. Je songeais aussi au lit haut et moelleux de ma maison dans les montagnes. À la rivière où

abondaient les truites. Au puits froid et profond. Au murmure apaisant du générateur. Là-bas, nous n'avons jamais entendu les sirènes, jamais, la ville la plus proche se situait trop loin. Notre maison constituait un havre de paix, hors de portée des calculs politiques ou des océans dont le niveau montait. C'était du moins ce que j'avais choisi de croire. Il est tout à fait possible de vivre en se berçant d'un certain nombre d'illusions, de croire dur comme fer à la présence de notions ou d'êtres abstraits – Dieu, la sécurité, l'amour. D'y croire si fort qu'on finit par les doter d'une forme concrète – une croix, un lit, un époux. Mais les concepts n'en demeurent pas moins des concepts, ô combien fragiles.

Il y avait quelque chose de saisissant chez la jeune fille à présent plantée devant le micro. Grande et mince, cheveux noirs, un carré court, strict, dont les pointes lui effleuraient le menton. Elle pouvait avoir dix-huit ans, vingt peut-être. Autrement dit, pas une si jeune fille. Presque une femme.

Le public se taisait. Elle a toussoté derrière sa main.

— Madame Skinner, a-t-elle commencé. Je me prénomme Luna.

— Luna?

La voix brisée. Le souffle coupé. L'espace d'un instant, j'ai replongé, bien des années en arrière, vers une autre époque et un autre lieu. *Enfin*, me suis-je dit. *Luna est revenue*.

— Oui, a-t-elle confirmé. Ma mère m'a appelée Luna en référence au dernier vers de *Poème d'amour*.

— Oh, bien sûr.

J'ai souri. Henry me l'avait expliqué: ce livre avait exercé sur les lecteurs une telle fascination que nombre d'entre eux avaient ainsi prénommé leur enfant, comme pour s'approprier une part de mon œuvre. Et voilà que cette jeune femme, l'un de ces bébés devenus grands, se tenait maintenant devant moi. Une autre Luna.

La moitié de son visage demeurait dans l'ombre. J'ai repéré sur sa pommette droite un grain de beauté. De la taille environ d'une pièce de dix cents. Une marque de naissance. Un sombre baiser.

— Ma mère désirait vous interroger à propos de ce prénom, a enchaîné Luna. Elle avait appris par cœur les

dernières pages du poème, à l'école. Dans mon enfance, quand mon frère et moi étions tristes, elle nous les récitait au dîner.

À l'évocation de ce souvenir, ses traits se sont adoucis.

— Elle accordait à *Poème d'amour* une importance capitale. Pour ma mère, je veux savoir : de qui vous êtes-vous inspirée ? Qui était Luna ?

Le silence s'est fait dans l'auditorium. Sur la scène, les projecteurs chauffaient, mais une sensation de froid s'est emparée de moi. De la glace coulait à présent dans mes veines. J'ai frissonné. Quelques gouttes de sueur ont perlé à la naissance de mes cheveux. Il s'agissait d'une question à laquelle j'avais toujours refusé de répondre en public. En privé aussi. Henry lui-même ignorait la vérité. J'aurais pourtant dû me douter que, ce soir-là, quelqu'un finirait par la poser. D'ailleurs, n'était-ce pas la raison profonde pour laquelle j'avais accepté de m'exprimer une dernière fois ? N'étais-je pas venue pour cela ? Pour raconter enfin cette histoire.

Un regret ancien m'a noué la gorge. J'ai toussé.

— Comme vous devez le savoir, le mot *luna*, en espagnol, signifie *lune*. Quant au poème, il contient de nombreuses métaphores et beaucoup de symboles. Voyez-vous, ma chère, je l'ai écrit il y a soixante-quinze ans. Votre mère, vous, chacun dans cette salle... (De la paume, j'ai balayé l'auditoire.) Vous connaissez tous mieux que moi la signification de ce poème.

Déçue, Luna a secoué la tête. Une mèche de cheveux est tombée devant ses yeux, qu'elle a écartée :

— Non. Je parle de la vraie femme. Ma mère a toujours dit qu'il existait bel et bien une femme prénommée Luna.

Comme je me redressais sur mon siège, j'ai entendu mes vertèbres craquer. Menu bouleversement interne. Il m'arrivait rarement d'éprouver de l'embarras. Chez moi, j'employais un jardinier, une secrétaire particulière, une femme de ménage, un cuisinier. Je vivais avec mon second époux, Henry, mais c'est moi qui dirigeais notre maisonnée et distribuais les ordres. D'aucuns me jugent sans doute autoritaire. Je préfère penser que j'ai de l'assurance. Cette jeune fille en avait aussi, je le devinais à ses épaules droites, à ses lèvres pincées.

Comment décrire la première Luna? Je n'ai rencontré Luna Hernandez qu'une seule fois. Un soir où le vent projetait des branches d'arbre sur la route, tandis que leurs feuilles tourbillonnaient follement. À plusieurs dizaines d'années d'ici. Une vie entière. La Luna dont je parle avait grandi à l'intérieur de mon esprit, elle s'y était métamorphosée peu à peu, jusqu'à me la rendre presque méconnaissable. Possédait-elle des yeux bruns ou gris? Et le grain de beauté? Sur la pommette droite, ou la gauche? Qu'avais-je lu au juste sur ses traits ce soir-là? Du remords? Ou simplement du rejet?

— J'ai écrit un poème sur l'amour, ai-je commencé en m'adressant au public. Mais l'amour comporte des limites. Il comporte certaines... faiblesses. Je m'en suis toujours méfiée. Ses promesses me paraissent trop vertigineuses, ses motifs trop vagues, ses origines plus vaseuses que la vase elle-même.

Un gloussement.

— De la vase, oui, parfaitement! ai-je confirmé avec force, tournée vers la partie de la salle où le rire s'était élevé. Quand j'étais jeune, j'ai tenté de disséquer l'amour, de le poser sur une table, sous un scialytique, puis de le pousser du doigt, de le sonder, de le découper en tranches. Pendant des années, j'ai cru qu'il était possible d'en identifier le nœud, le cœur, et qu'une fois cela fait, il ne restait plus qu'à en prendre soin comme on se serait occupé d'une rose, afin d'obtenir quelque chose de merveilleusement beau. J'étais alors une jeune femme romantique. Je n'avais pas compris que rien ne pouvait empêcher la trahison d'advenir. Si l'on vit assez longtemps pour connaître l'amour, pour en découvrir les divers aspects, pour en déceler la moindre nuance, un jour vient où l'on flanche. Ce jour-là, on brise le cœur de quelqu'un. Les contes de fées se gardent bien de vous prévenir. La poésie aussi, d'ailleurs.

Je me suis interrompue.

— Vous ne répondez pas à ma question, a fait Luna.

Elle avait croisé les bras sur sa poitrine et baissé la tête.

— Je vais vous raconter une histoire, ai-je enchaîné. En ces temps troublés, les histoires revêtent une grande

importance. Dans un sens, elles représentent notre unique moyen d'envisager l'avenir.

Luna s'est écartée du micro. Elle avait ouvert tout grand ses oreilles, le reste du public aussi – chacun s'était très légèrement penché en avant. Curieux. Aux aguets.

— Il était une fois un père, une mère et leurs quatre enfants, trois filles et un garçon. Ils habitaient ensemble dans une maison pareille à n'importe quelle autre maison, dans une ville semblable à la plupart des autres villes. En ce temps-là, ils vivaient heureux.

Je me suis tue, ils écarquillaient des yeux immenses.

— Un jour...

Les mots me sont restés dans la gorge. J'ai avalé mon verre d'eau d'un trait.

— Un jour est venue la Grande Parenthèse. Tout est parti de là. Ma mère ne l'a pas fait sciemment, ça non, mais cette histoire est celle des échecs de l'amour, et la Grande Parenthèse a été le premier d'entre eux.

PREMIÈRE PARTIE

Bexley

1

Au printemps de 1981, notre père mourut. Il s'appelait Ellis Avery Skinner, il avait trente-quatre ans, une calvitie en forme de petit losange à l'arrière du crâne, qu'il dissimulait chaque matin au moyen de quelques mèches pleines d'optimisme. Nous habitons Bexley, dans le Connecticut, une ville de la classe moyenne où notre père, dentiste, possédait son cabinet. L'après-midi où son cœur cessa de battre, il était en train d'enfiler des gants de latex bleu, tandis qu'une de ses patientes, une certaine Mme Lipton, se trouvait allongée devant lui sur le fauteuil dentaire, équipée d'un masque imbibé de chloroforme dans lequel elle respirait profondément.

— Oh! fit notre père, avant de s'effondrer sur le flanc.

— Docteur Skinner?

Mme Lipton se redressa en position assise, chancelante, groggy, apeurée soudain lorsqu'elle posa les yeux sur son dentiste. Il eut un mouvement convulsif, un autre, après quoi Mme Lipton se mit à hurler.

Les traits de notre père, devait-elle expliquer plus tard à notre mère, exprimaient alors de l'abandon, ainsi qu'une immense surprise.

Âgée de trente et un ans, notre mère n'avait jamais exercé d'emploi à temps complet. Elle possédait un diplôme en littérature anglaise obtenu à la faculté de Colby, dans le Maine, dont elle était originaire, et ce diplôme dormait sur l'une des étagères d'un placard, à l'étage de notre maison. Ses cheveux sombres, pareils à deux rideaux retenus par des embrasses, encadraient son visage. Ses grands yeux bruns étaient munis de cils épars et de paupières dont l'étroitesse donnait à qui l'observait une double impression de qui-vive et de mise à nu. Elle se prénommaient Antonia,

mais tout le monde la surnommait «Noni», en sorte qu'il fut décidé, longtemps avant ma naissance, que ses enfants eux-mêmes l'appelleraient ainsi.

On enterra mon père à la mi-mars, par une journée humide et glacée. Ronald Reagan dirigeait alors les États-Unis, la guerre froide battait son plein, et le vaste projet de défense baptisé «guerre des étoiles» nous avait tous fait croire à des forces que nous n'étions pas en mesure de voir. Les habitants de Bexley se saluaient par leur prénom lorsqu'ils se croisaient à la banque ou au bureau de poste, sans jamais se soucier de savoir qui avait de l'argent et qui n'en avait pas. Le médecin et l'ouvrier du coton rendaient tous deux visite à mon père pour se faire dévitaliser une dent, et tous deux buvaient de la bière dans la même taverne pleine de courants d'air. Les eaux noires de la rivière Punnell, qui sinuait dans l'est de la ville, nous fournissaient en été quelques loisirs. À cette époque, la perspective d'effectuer chaque jour un trajet d'une heure et demie aller-retour pour travailler à New York paraissait encore absurde. La plupart des habitants de Bexley y exerçaient également leur métier.

Nous ne fûmes pas surpris de constater que toute la ville avait résolu d'assister aux obsèques de notre père. Plusieurs centaines de personnes, me sembla-t-il. Plusieurs milliers? En ce terrible jour, Noni nous pilota d'une poigne de fer, ses deux mains serrant les nôtres, huit en tout qu'elle prenait dans les siennes à tour de rôle, afin qu'il n'y ait pas de jaloux. Elle avait quatre enfants, et nous avions tous quatre besoin de sentir la chaleur de sa paume.

Reine, notre sœur aînée, avait onze ans. De longues jambes minces et des cheveux châtain coiffés en une natte dans son dos. À cet âge déjà, l'efficacité et le sang-froid exsudaient par tous les pores de sa peau. Le jour de l'enterrement, elle se comporta comme à l'accoutumée. Elle ne pleura pas, aida notre mère à s'occuper de nous, s'efforçant de ne pas regarder le cercueil.

Après Reine venait Caroline, huit ans, puis Joe, qui en avait sept. De nous quatre, c'était Caroline qui possédait le teint et les cheveux les plus clairs – l'été, elle arborait des joues aussi roses que du chewing-gum et des cheveux

blonds comme les blés. Joe, le seul garçon, se voyait affligé de mains molles et de grands pieds, ainsi que d'un épi rebelle dans les cheveux. Lorsqu'ils souriaient, Caroline et Joe se ressemblaient tant qu'on les prenait souvent pour des jumeaux, eux-mêmes oubliant parfois qu'un an les séparait.

Celle qui fermait la marche était Fiona, c'est-à-dire moi, âgée de quatre ans et huit mois à la mort de notre père. J'étais une enfant replète, dont l'indomptable tignasse rousse frisait et flambait autour de son visage couvert de taches de rousseur. Je détonnais si fort avec mes trois aînés que nos voisins haussaient le sourcil. Ils penchaient un peu la tête, et l'ombre d'un doute passait fugitivement dans leur regard. À Bexley, Connecticut, les gens étaient ainsi faits. Des habitants de la Nouvelle-Angleterre appartenant à la classe laborieuse et tout empoissés de morale puritaine. Ils exhibaient des ongles sales, mais leur âme était pure. À la mort de notre père, c'en fut fini des commérages. Le veuvage l'emporta sur les soupçons d'infidélité. Dans son chagrin, Noni devint infaillible, intouchable.

Je garde peu de souvenirs de mon père, mais je me rappelle ses obsèques avec une grande précision. Au cimetière, des corbeaux passaient au-dessus du cercueil dans un effroyable tapage. Le Père Johns, notre prêtre, prononça un sermon haché par ce raffut ; je n'en compris pas un traître mot. On piétinait dans une soupe de neige fondue, mais de petits pans de flocons craquants demeuraient çà et là, sous les arbres et dans l'ombre du mausolée de marbre édifié au fond du cimetière, sur une basse colline.

Ce monument ressemblait à une maison : pierre de seuil, toit pointu, semblants de fenêtres. Nettement plus grand, nettement plus imposant que la stèle proprette choisie par Noni pour la tombe de notre père. M'intéressant davantage au mausolée qu'au Père Johns, je ne tardai pas à décamper pour gravir la colline. L'âge considérable du monument, ainsi que la pluie, avaient piqueté sa pierre gris foncé de petites taches plus sombres. Je lus à haute voix l'inscription gravée à son sommet. Le nom d'abord, GARRISON H. CLARK. Puis : ÉPOUX ET PÈRE, FILS, FRÈRE, COLLÈGUE ET AMI AIMÉ DES SIENS.

Au pied de la modeste colline, le Père Johns s'exprimait d'une voix morne et grave. De loin, je parvins enfin à saisir quelques bribes.

«Trop tôt...»

«Lourd fardeau...»

«Ne demandez pas...»

Tête baissée, Noni n'avait pas remarqué mon absence. Elle ressentait dans ses genoux la douleur d'avoir tant prié, selon sa foi catholique, mais ce jour-là elle s'aperçut qu'elle ne l'éprouvait nullement dans son cœur. Ce fut la dernière fois qu'elle se conforma aux rituels d'une religion rigoureuse, la dernière fois qu'elle ploya la nuque pour écouter les paroles d'un homme vêtu de blanc.

D'où je me trouvais, les proches du défunt ressemblaient aux corbeaux, plus gros simplement, et plus silencieux, perchés sur une herbe d'un vert jaunâtre cédant abruptement le pas au noir de la terre à côté du cercueil. Je songeai à l'étroitesse de la stèle de notre père. Comme elle était modique, ô combien dérisoire, sans commune mesure avec le mausolée spectaculaire de Garrison H. Clark. Plantée sous le nom d'un inconnu gravé dans la pierre, le regard baissé vers la cérémonie des obsèques de mon père, pour la première fois, ce jour-là, je me mis à pleurer.

*

Nous vivions dans une maison jaune à un étage, dans une rue bordée d'érables et de chênes qui, au printemps, jetaient sur le sol leurs samares ou leurs glands, puis en automne leurs feuilles orange et rouges. Un escalier abrupt et craquant menait aux chambres, tandis qu'un autre rejoignait le sous-sol où régnait une odeur mêlée de moisissure et de roussi. Dans la cour se trouvaient un portique à balançoires en métal, un bac à sable fréquenté par les chats du voisinage, des parterres de capucines, de lavande et de gardénias, ainsi qu'une clématite dont Noni prenait grand soin.

Après les obsèques de notre père, on afflua vers la maison jaune. Il y avait là celles et ceux qui venaient d'assister à la cérémonie, mais d'autres aussi, des gens que je

n'avais encore jamais vus, qui cependant connaissaient mon prénom et s'accroupissaient pour le dire: «Fiona! Chère petite Fiona!»

Mme Granger, notre plus proche voisine, apporta des assiettes couvertes de film alimentaire et des boîtes en plastique aux tons pastel qu'elle disposa avec empressement sur la table de la salle à manger. Je jugeai très étrange de voir Mme Granger jouer un rôle a priori destiné à Noni. Mais celle-ci demeurait sur le canapé orange, un mouchoir blanc allant de son visage à son giron, puis de son giron à son visage, cependant que des inconnus s'agenouillaient devant elle en inclinant la tête, comme s'apprêtant à recevoir de sa part je ne sais quelle récompense. Jamais elle n'avait moins ressemblé à notre mère qu'à ce moment-là.

Le noir de sa robe, l'orange du canapé et la blancheur de son mouchoir m'évoquèrent Halloween, en sorte que j'éprouvai soudain un enthousiasme curieux et vide de sens. Presque de l'hystérie. Et toute cette nourriture... Partout! Du raisin, des assortiments de crackers, des caramels et des chips. Des plateaux de sandwichs jambon-fromage débités en triangles nets, des cubes de pastèque dont le jus rose dégouttait sur la nappe blanche. Je piochai des victuailles, que j'avalai à la hâte, ignorant ce qu'il était au juste permis de faire.

Je ne tardai pas à comprendre que, lorsque votre père était mort, vous aviez tous les droits. Je repérai Joe sous une table, qui avait fait main basse sur un bol entier de bonbons et trois canettes de soda. Caroline retira ses collants, qu'elle abandonna sur le sol, puis se mit à chanter à voix basse; assise dans un rocking-chair, Reine se concentra sur une croûte à son coude, sans se soucier de l'adulte qui, face à elle, répétait son prénom sans relâche, d'une voix calme et compatissante.

Je me mis à courir de toutes mes jambes à travers la pièce, cinglant au passage plusieurs paires de fesses sans jamais m'excuser. Je me curai le nez, avant de m'essuyer les doigts sur la table basse. Personne ne m'arrêta, ne m'adressa la parole, ni même ne remarqua mon manège. Cette liberté se révéla éreintante. Je grimpai tant bien que

mal sur les genoux de Reine. Elle portait une robe noire, ainsi que des collants noirs sur lesquels elle tira lorsque je m'installai contre elle. Ayant ôté ses chaussures, elle faisait aller le fauteuil d'arrière en avant, d'arrière en avant... Le mouvement m'apaisa comme celui d'un navire sur la mer ou d'une voiture sur une route cahoteuse. C'est ainsi que je devais me rappeler Reine pour toujours : un roc au beau milieu de la tourmente.

Je me tenais encore sur ses genoux... J'ignore ce qui déclencha la fureur de Joe. Je sais seulement qu'il s'empara d'un lourd tisonnier en fonte, à l'extrémité couverte de suie. À peu près de la longueur d'une batte de baseball.

Joe commença par la salle à manger, avant de poursuivre dans toute la maison, sans désemparer, sans jamais se départir de sa férocité. Il ne s'attaqua pas aux gens, seulement aux objets. L'on entendit du bois se fendre, du verre se briser, l'on entendit des coups sourds, un horrible fracas à mesure qu'il abattait le tisonnier sur une table, sur un fauteuil, sur les saladiers et les bols, sur les plateaux chargés de nourriture. Le raffut me surprit, mais je ne pleurai pas. J'écoutai. Nous tendions tous l'oreille. Les conversations feutrées, les pleurs étouffés cédèrent le pas à un silence fébrile et apeuré.

Il se trouvait à présent au salon. La coupe en cristal garnie de bonbons, la lampe de table, son pied en porcelaine, son abat-jour en tissu, la délicate collection de chats en verre de Noni. Tout cela en mille morceaux sur le sol. Joe s'immobilisa devant le piano, le temps pour lui de choisir sa cible : les photographies posées dessus, les images de ce que nous, les Skinner, avions été jusqu'à ce jour. Six en tout. Ellis et Antonia, Reine et Caroline, Joe et la petite Fiona. Six en tout sur les plages battues par les vents de la Nouvelle-Angleterre ou devant des arbres de Noël étouffés de guirlandes, offrant à l'objectif de larges sourires ou alors des grimaces, un bras posé sur une épaule, deux mains qui se tiennent. Nous étions des enfants aux dents écartées, des bébés anonymes, emmitoufflés dans nos langes. Nos parents étaient fiers et fatigués, joyeux, irréprochables, superbes en toute circonstance. Quelques coups de tisonnier. Tout cela : envolé.